

Georg Lukács

Nietzsche
appartient-il au fascisme ?

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács : *Gehört Nietzsche dem Faschismus ?*

Il occupe les pages 337 à 348 du recueil : Georg Lukács, *Ästhetik, Marxismus, Ontologie*, Berlin Suhrkamp, 2021. Il a donc été jugé digne par ses concepteurs de figurer dans ce recueil de textes, parfois peu connus, choisis par Rüdiger Dännemann, (président de la Société Inter-nationale Georg Lukács), et Axel Honneth (philosophe et sociologue allemand, directeur de l'Institut de Recherche Sociale connu pour héberger l'École de Francfort), et destiné à présenter un panorama de l'œuvre de Lukács et de son évolution.

Ce texte a connu une première publication dans *Lukács 2004. Jahrbuch der Internationalen Georg-Lukacs-Gesellschaft*, [Annales de la Société Internationale Georg Lukács]. Éditeurs : Frank Benseler et Werner Jung, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2004.

Il s'agit d'un document issu des archives Lukács sous forme d'un tapuscrit dont une version digitalisée, malheureusement peu lisible, existe en ligne : <https://real-ms.mtak.hu/21595>.

Il a vraisemblablement été écrit entre 1933 et 1942, à une époque où Lukács menait une réflexion sur le fascisme et ses origines.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

GEORG LUKÁCS. NIETZSCHE APPARTIENT-IL AU FASCISME ?



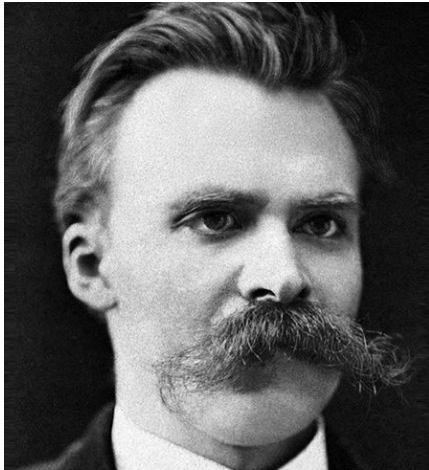
A handwritten signature of Georg Lukács in cursive script, written in dark ink on a light-colored background.

Georg Lukács (1885-1971)

Friedrich Nietzsche (1844-1900).

Il est fascinant de voir quelle influence profonde l'œuvre de ce philosophe, en dépit de son contenu objectif, a exercé sur l'histoire intellectuelle contemporaine, sur nombre de grands penseurs contemporains.

Lukács a beaucoup écrit sur Nietzsche. Citons :



- *Nietzsche, précurseur de l'esthétique fasciste.* (1934)

<http://amisgeorglukacs.org/georg-luk%C3%A1cs-nietzsche-pr%C3%A9curseur-de-l-esth%C3%A9tique-fasciste.html>

- De nombreux passages de : *En critique de l'idéologie fasciste (1933-1942)*, composé de deux textes issus des archives Lukács, et qui serviront de base à *La destruction de la raison.*

<http://amisgeorglukacs.org/georg-lukacs-en-critique-de-l-ideologie-fasciste.html>

- *Le fascisme allemand et Nietzsche* (1943) in *Nietzsche, Hegel, et le fascisme allemand.* Paris, Éditions Critiques, 2018.

- Le chapitre sur Nietzsche dans *La destruction de la raison*, (1952), Paris, L'Arche, 1958, t. I, pp 267-348.

Le texte que nous présentons ici se situe donc dans le contexte de la préparation de ces différents ouvrages, époque marquée par la montée du fascisme, dont Lukács étudie les ressorts et la généalogie. Il s'agit en quelque sorte d'une ébauche, d'un document préparatoire.

Nietzsche appartient-il au fascisme ?

Nietzsche appartient-il au fascisme ? C'est ce que proclament d'habitude les porte-paroles du « troisième Reich ». Ou bien leur revendication de Nietzsche n'est-elle qu'une des nombreuses expressions de la démagogie fasciste ? Nous avons alors, – nous, les combattants antifascistes – le devoir de purifier sa mémoire de cette pollution, de restaurer l'image du véritable Nietzsche. C'est ce qu'exigent de nombreux antifascistes connus.

Il est justifié, pour toute affirmation nationale-socialiste, d'exprimer un soupçon de mensonge, de falsification de l'histoire. N'ont-ils pas tenté de transformer mensongèrement des poètes aussi ouvertement révolutionnaires que Hölderlin ou Georg Büchner ¹ en précurseurs du fascisme ?

Qu'ils se réclament pour eux-mêmes de Nietzsche ne prouve donc absolument rien. D'autant moins que même chez les thuriféraires enthousiastes, on peut remarquer des embarras et des réserves. Nietzsche a, dans l'expression de ses intentions, de ses objectifs et méthodes, une franchise souvent inconfortable pour les seigneurs du « troisième Reich ». Tout particulièrement lorsque les intentions, les objectifs et les méthodes montrent une grande affinité.

C'est pourquoi nous devons nous efforcer – sans nous préoccuper des discours nationaux-socialistes sur Nietzsche – de constater ce qu'il était à proprement parler, quelle place lui revient dans l'histoire de la culture allemande. Et c'est d'autant plus important que la littérature antifasciste est pleine d'évaluations erronées de Nietzsche, de fausses appréciations

¹ cf. *Georg Büchner, Celui falsifié par les fascistes et le véritable*, in Georg Lukács : *Réalistes allemands du 19e siècle*.
<http://amisgeorglukacs.org/2017/02/georg-lukacs-realistes-allemands-du-19e-siecle.html>

de son rôle historique et actuel. C'est ainsi qu'il y a quelques années, Thomas Mann a tracé la ligne principale de développement intellectuel de l'Allemagne de Goethe à Nietzsche en passant par Schopenhauer et Richard Wagner.² C'est ainsi que certains écrivains exigent même des marxistes qu'ils « complètent » Marx et Lénine par Nietzsche.

Quel est le véritable état de fait ?

L'histoire de l'Allemagne au XIX^{ème} siècle a en son cœur la révolution démocratique bourgeoise attendue, retardée, objectivement exigible, et jamais devenue réalité. Économiquement et socialement, l'Allemagne entre dans l'histoire récente comme l'incarnation de l'anachronisme : elle a des siècles de retard sur la France et l'Angleterre. Et cet anachronisme de la vie économique, sociale et politique en Allemagne apparaît sous un éclairage encore plus cru si nous le regardons à la lumière de sa propre culture intellectuelle. Celle-ci, dans sa période véritablement grande – donc en gros de Lessing à Hegel – est contemporaine valeureuse et proactive du puissant bouleversement de cette période, la grande Révolution française, de sa préparation, et de l'ancrage de ses résultats dans la vie des peuples.

La grande idée qui a réuni les personnalités et tendances les plus diverses de l'humanisme classique allemand, c'est la *marche inarrêtable du progrès humain*.

Appliqué pratiquement à l'Allemagne : l'éradication des restes du Moyen-âge, la naissance de la nation allemande, libre et unitaire.

Mais le retard économique de l'Allemagne a entraîné non seulement ce niveau d'humanisme jamais réatteint depuis, mais aussi en même temps l'impuissance politique de sa

² cf. Thomas Mann, *Les Maîtres*, Paris, Grasset Cahiers Rouges, 1997.

bourgeoisie. Ayant grandi dans l'étroitesse mesquine du micro-absolutisme des petits états allemands, elle était incapable de venir à bout des grands problèmes de sa propre libération. Car la difficulté qui se présentait pour la bourgeoisie allemande n'était pas seulement son manque de maturité et d'expérience subjective et politique. Il lui fallait aborder la solution des problèmes de la révolution démocratique bourgeoise à un moment où en France et en Angleterre, le prolétariat commençait déjà à apparaître comme un facteur politique indépendant actif.

La bataille de juin du prolétariat parisien en 1848 ³ fut l'événement le plus décisif pour la révolution bourgeoise allemande. Il a déterminé son déroulement : la trahison par les strates les plus influentes de la bourgeoisie allemande de sa *propre* révolution, son détournement de la démocratie, son compromis avec les Hohenzollern, sa capitulation honteuse devant Bismarck.

L'évidence et l'unité de la nation allemande ne sont pas nées d'actions révolutionnaires proprement dites du peuple, comme en France, en Angleterre ou aux États-Unis. Le capitalisme pleinement développé, l'aspiration à une puissance mondiale, sont apparus en Allemagne avec une forme étatique arriérée, réactionnaire. Née de siècles de déchirement et d'oppression nationale, la « misère allemande », à savoir l'immaturité et la servilité de la bourgeoisie, n'a jamais été véritablement liquidée. Sous l'aspect apparent de formes politiques puissantes et réalistes, très sûres d'elles-mêmes, mondaines, énergiques, la « misère allemande » se perpétue.

³ Les journées de Juin sont une révolte d'ouvriers parisiens du 22 au 26 juin 1848 pour protester contre la fermeture des ateliers nationaux, créés après la révolution de février 1848 par l'État pour fournir du travail aux chômeurs parisiens. Elle fut durement réprimée par l'armée du général Cavaignac.

Et parce que la république sans républicains de la période de Weimar, la libération du joug des Hohenzollern ne sont apparues que comme cadeau boursouflé d'une défaite, et pas comme action libératrice du peuple, elle n'a pas pu résister à l'assaut renouvelé de la réaction. La « misère allemande » est même aujourd'hui plus profonde que pendant les jours les plus sombres d'après la Guerre de Trente Ans (1618-1648).

Avec le combat contre le fascisme, il s'agit de la libération du peuple allemand, il veut mettre définitivement mettre un terme à la « misère allemande ».

Cet objectif détermine l'orientation de la critique de l'histoire allemande, de la culture allemande.

Le classicisme allemand – malgré toutes les limites dans lesquelles l'a confiné l'étroitesse d'alors et l'absence de développement de son socle social – est une des périodes les plus grandioses et les plus progressistes de l'histoire de l'humanité. Il porte l'idée de la Révolution française au plus haut niveau littéraire et intellectuel ; à un niveau parfois plus élevé que celui que pouvait atteindre la réalité française elle-même. Il est la base du développement ultérieur de la culture allemande. C'est par lui que cette culture est corrélée aux meilleures capacités du peuple allemand, avec les traditions les plus nobles de l'humanité.

Ce rapport a été brisé par la trahison de la bourgeoisie allemande à l'égard de la démocratie, du progrès réel, de l'humanisme authentique. Et Nietzsche – pour anticiper le résumé de nos considérations – est précisément ce penseur qui a rendu définitive pour longtemps cette rupture dans le développement progressiste de la culture allemande.

C'est pourquoi la barbarie fasciste a tous les motifs de célébrer Nietzsche comme son ancêtre, comme son classique. *C'est pourquoi* les antifascistes qui, avec la plus grande

énergie et résolution, combattent déjà politiquement la barbarisation de la vie allemande ont tous les motifs de se désolidariser de l'héritage de Nietzsche dans la mesure où ils étendent aussi leur combat au domaine de la culture.

Jusque là – dans les plus grandes lignes, les plus abstraites – la question Nietzsche semble être simple.

Mais pourquoi donc même les antifascistes culturellement éminents, intellectuellement honnêtes s'accrochent-ils toujours et encore à Nietzsche ? Pourquoi voient-ils en lui un penseur progressiste, voire parfois révolutionnaire, dont la pensée serait calomniée par le fascisme avec ses flagorneries, de la même façon qu'il l'a fait avec Goethe et Schiller, avec Hölderlin et Büchner ?

Nous ne sommes pas d'accord avec cette argumentation. Mais nous ne tenons en aucune façon pour fortuite son apparition et sa persistance obstinée. Et c'est en reconnaissant cela, en reconnaissant les racines historiques et sociales d'une erreur, d'une erreur objectivement nécessaire dans son apparition et dans la continuité de son implantation, que réside la complexité propre du cas Nietzsche.

Nul ne conteste les dons de Nietzsche, ni non plus sa rectitude intellectuelle subjective. Bien au contraire. Le rôle néfaste qu'il joue dans l'histoire de la culture allemande présuppose un talent important. Il y a eu en Allemagne, en grand nombre, de petits penseurs réactionnaires, pleins de tempérament, voire intelligents dans le détail, de Adam Müller⁴ et Görres⁵

⁴ Adam Müller (1779-1829) critique littéraire, théoricien de l'État et homme politique conservateur prussien, précurseur du romantisme en économie.

⁵ Joseph Görres (1776-1848) journaliste, philosophe et théologien allemand. Enthousiasmé par la Révolution française, il s'en détourne, découvre la grandeur du Moyen-âge allemand et s'éloigne définitivement du rationalisme des Lumières. Il se convertit au catholicisme en 1819.

en passant par Lagarde ⁶ et les Rembrandtdeutsche ⁷ jusqu'à Spengler, ⁸ Klages ⁹ et Heidegger. ¹⁰ Ils ont eu parfois des succès tapageurs, mais jamais durables. Deux penseurs seulement sont parvenus à obtenir un impact érostratique, ¹¹ la destruction de la tradition progressiste sous l'apparence d'un bouleversement révolutionnaire de la vision du monde : à savoir Schopenhauer ¹² et Nietzsche.

D'où provient cette apparence révolutionnaire. En aucune façon d'une tromperie, d'une hypocrisie, d'une mystification consciente. Sur de telles bases ne peuvent se produire que des effets de mode éphémères, mais pas l'influencement profond de générations, des impacts durables sur des intellectuels honnêtes, doués, progressistes. Et même l'esprit seul n'y suffit.

Schopenhauer comme Nietzsche furent des penseurs originaux. Ils ont importé dans la philosophie du XIX^{ème} siècle de nouveaux thèmes de pensée. Et de ceux, en vérité, qui étaient propres à exercer une influence profonde sur les instincts rebelles, critiques de la culture, d'une part considérable de l'intelligentsia allemande – et en aucune façon sur sa partie intellectuellement et moralement la pire.

⁶ Paul Anton de Lagarde (1827-1891) orientaliste et un théoricien politique prussien du mouvement *völkisch*, conservateur et antisémite.

⁷ Rembrandtdeutsche: disciples de l'idéologue *völkisch* Julius Langbehn (1851-1907) auteur du livre *Rembrandt als Erzieher* [R. éducateur] où il remplace la science par l'esthétique.

⁸ Oswald Spengler (1880-1936), philosophe allemand, un des auteurs phares de la révolution conservatrice. *Le Déclin de l'Occident*.

⁹ Ludwig Klages (1872-1956) philosophe allemand de la nature et de la vie. Il estime que l'esprit et l'hyper-rationalisme parasitent le rythme naturel de la vie et de l'"âme".

¹⁰ Martin Heidegger (1889-1976) philosophe allemand.

¹¹ Du nom d'Érostrate, célèbre pour avoir incendié une des 7 merveilles du monde, le temple d'Artémis à Éphèse.

¹² Arthur Schopenhauer (1788-1860)

En bref : ils sont devenus les seuls penseurs originaux *parmi les apologistes du capitalisme*. Ils sont devenus originaux en ayant renversé, la tête en bas, la méthodologie de l'apologie.

D'où provient cette apologie ? Les contradictions profondes du système capitaliste, tous les grands penseurs qui ont réfléchi sur l'évolution bourgeoise les ont profondément ressenties et les ont exprimées avec une intrépide véracité. De Fielding ¹³ en passant par Goethe jusqu'à Balzac, de Hobbes ¹⁴ en passant par les Lumières françaises jusqu'à Hegel, il y a un fil continu. Et toutes les contradictions qui, en l'occurrence, surgissent nécessairement se résolvent dans la foi inébranlable, parce qu'objectivement fondée sur l'histoire véritable, que le progrès humain va sans cesse de l'avant, au travers des contradictions qu'il abolit dans l'histoire.

Pour la bourgeoisie devenue dominante, qui combat, non plus pour l'éviction du féodalisme devenu réactionnaire, mais pour la répression du prolétariat, désormais représentant du progrès de la société, une telle véracité impitoyable est devenue insupportable. Elle exige de ses penseurs et écrivains un *camouflage* des contradictions de la réalité sociale. Et – dans le ligne générale de l'évolution – elle impose sa volonté. Cela génère l'apologie.

Il en est assurément résulté des tendances au déclin et à la décomposition en science et en art. Il suffit – pour rester en Allemagne – de penser au libéralisme ennuyeux, « sage », camoufleur-conciliateur, des Gustav Freytag et Spielhagen, ¹⁵ au désert intellectuel et artistique du classicisme dans les arts plastiques de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, à la sécheresse, la platitude et la banalité des disciples de

¹³ Henry Fielding (1707-1754), écrivain anglais, auteur de *Tom Jones*.

¹⁴ Thomas Hobbes (1588-1679), philosophe anglais, auteur de *Léviathan*.

¹⁵ Gustav Freytag (1816-1895), éditorialiste et écrivain prussien.
Friedrich Spielhagen (1829-1911), écrivain allemand.

l'*Aufklärung* devenue libérale dans cette période, pour voir que les idées et les idéaux de l'humanisme allemand ont dégénéré en un pédantisme servile et apologétique.

Il était et il est impossible qu'un art, une science ou une philosophie de ce genre puisse satisfaire les meilleurs intellectuels, instinctivement insatisfaits, qui ressentent profondément les contradictions de la culture capitaliste en déclin. Aussi n'est-ce pas un hasard si le jeune Nietzsche lui-même se soit présenté avec des écrits polémiques énergiques contre les « *Bildungsphilister* »¹⁶ allemands, contre ceux au plan de la philosophie et de l'art qui travestissent cette platitude et la repeignent en rose.

Il se réclamait dès lors de l'honnêteté, et il le fit dans une mesure accrue tout au long de sa période d'activité. Cela veut dire qu'il trouvait indigne d'un philosophe d'embellir la bassesse et l'inculture, la laideur, la cruauté et la barbarie de la vie contemporaine. Dans cette mesure, il suit formellement les traditions de l'ancienne philosophie, la devise du jeune Hegel de « dire ce qui est ».

Il y a bien des choses de valeur dans cette partie de l'œuvre de Nietzsche consacrée à la critique de la culture. Nietzsche – un homme de grand savoir dans le domaine de la philosophie et de l'art, un psychologue intelligent et malicieux – renouvelle dans sa critique de la culture les meilleures traditions de la critique romantique du capitalisme. En voyant et en révélant les tendances au déclin, si dissimulées encore, de l'art et de la philosophie bourgeoise, en découvrant des symptômes de décadence, il a parfois accompli d'excellentes choses.

¹⁶ *Philistins cultivés*. Nietzsche, *David Strauss, sectateur et écrivain* in *Considérations inactuelles*, Trad. Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1907, § 2, p. 16.

Et ce dévoilement se produit en l'occurrence, chez Nietzsche, non seulement de manière intelligente, mais aussi avec l'expressivité d'une honnête indignation.

C'est ainsi qu'il a conquis l'intelligentsia en rébellion contre le déclin de leur classe, de leur culture. C'est ainsi qu'il exerce sur elle, aujourd'hui encore, une profonde influence.

En illustration de cette situation, je ne citerai qu'un seul exemple. Franz Mehring,¹⁷ la plus fine tête pensante de la socialdémocratie, écrivait ainsi, au début des années 1890, sur le nietzschéisme de Maximilian Harden¹⁸ : « Pour eux [c'est-à-dire pour les jeunes intellectuels en rébellion. G.L.] Nietzsche n'est qu'un point de passage vers le socialisme. De lui, ils ne peuvent pas régresser vers Eugen Richter¹⁹ et Paul Lindau²⁰ ; pour cela en effet, Nietzsche est pourtant un homme trop important et trop génial. Mais ils ne peuvent pas non plus rester chez Nietzsche... »²¹

La déception que Mehring éprouve à l'égard de Harden est typique et de ce fait très instructive. Harden n'est pas revenu à Eugen Richter, mais il est allé « de l'avant » vers un culte de Bismarck. L'erreur de Mehring n'était pas simplement une erreur individuelle de jugement sur l'évolution de Harden. Au-delà de cela, il y avait la méconnaissance de ce que, dans la période impérialiste, un nouveau type d'idéologie réactionnaire était en gestation, qui voulait dissimuler sa dangerosité pour le progrès et la culture sous des masques attrayants et trompeurs, intéressants et rebelles.

¹⁷ cf. l'essai de Lukács sur Franz Mehring (1846-1919) :

<http://amisgeorglukacs.org/2024/01/georg-lukacs-franz-mehring-1933.html>

¹⁸ Maximilian Harden (1861-1927), journaliste allemand au *Zukunft*.

¹⁹ Eugen Richter (1838-1906), politicien et journaliste libéral allemand.

²⁰ Paul Lindau (1839-1919), écrivain, dramaturge et journaliste allemand.

²¹ Mehring : *Kritik von Kurt Eisner, Psychopathia spiritualis*, in *Neue Zeit*, X^{ème} année, t. II., pp. 668-669.

Où va la critique de la culture par Nietzsche ?

Nous l'avons déjà dit : il reprend les traditions de la critique romantique du capitalisme. Comme celle-ci, il démasque impitoyablement les phénomènes barbares du présent capitaliste. L'anticapitalisme romantique était néanmoins une fuite : un retour vers le passé précapitaliste, vers celui de l'échange simple de marchandises, vers celui des corporations, du lien non encore brisé entre art et artisanat, sur la base d'une division de travail non-développée. Cela devait – comme le montre le plus nettement l'exemple de Carlyle ²² – déboucher sur la réaction ordinaire d'ancien style.

La critique de la culture par Nietzsche doit beaucoup à ces traditions romantiques. Mais il va aussi bien au-delà. Certes, il critique également le capitalisme de son époque d'un point de vue romantique : parce qu'il est trop capitaliste, que la division du travail y est trop poussée. Mais il le critique en même temps parce qu'il est trop peu capitaliste, pas encore impérialiste.

Ces deux séries d'idées s'excluent objectivement. Elles constituent néanmoins, justement dans leurs contradictions radicales, non résolues et insolubles, la base de son « système ». Et à maints égards, ce caractère de sa philosophie qui se contredit sans cesse elle-même a justement un effet attrayant. En particulier sur ceux qui n'ont pas pu en finir avec les contradictions objectives du présent. Les contradictions irrésolues de la pensée de Nietzsche sont très proches de l'image du monde de nombreux intellectuels de la période impérialiste. Elles expriment – intelligemment et stylistiquement de manière fascinante – ce dont ils souffrent. Elles enveloppent de solutions apparentes mythiques l'insolubilité

²² Thomas Carlyle (1795-1881) écrivain et historien écossais très influent durant l'époque victorienne.

de la vision de la vie et du monde pour ceux qui pensent honnêtement, qui certes sont indignés de la barbarie de l'impérialisme, mais n'ont pas, ou incomplètement percé à jour ses lois objectives fondamentales.

Dissonances tragiques de problèmes insolubles, amalgamées à la projection de cette insolubilité dans du mythique, à sa solution apparente dans le mythique : voilà ce qu'est devenue la structure de la philosophie nietzschéenne, fournissant une orientation pour toute la période impérialiste. Expression du sentiment de la vie de larges couches d'indignés honnêtes. En même temps moyen de la démagogie pour ceux qui mésusent de cette indignation – encore incertaine dans ses objectifs.

Cet aspect formel de la philosophie de Nietzsche reflète nettement son contenu social.

Où va la critique de la culture par Nietzsche ? C'est une critique de la décadence. Mais quel est aux yeux de Nietzsche le cœur de la décadence ? Indubitablement la *démocratie*. Nietzsche répète à maintes reprises que la démocratie est la forme du déclin de l'État.

Et en tant que penseur habitué à énoncer clairement et ouvertement ses idées, Nietzsche fonde presque toujours ce verdict sur la démocratie en rapport à la question sociale. Sa simple existence est déjà pour lui un symptôme de la décadence.

Qu'est-ce qui serait juste selon Nietzsche ? « Que se développe une espèce d'homme modeste et frugale, une classe qui répondrait au type du Chinois : et cela eût été raisonnable, et aurait simplement répondu à une nécessité. »²³

²³ Nietzsche, *Le Crépuscule des Idoles*, Trad. Henri Albert. Paris, Mercure de France, 1908, *Flâneries inactuelles*, § 40, p. 213

Mais cela, précisément, serait empêché par la démocratie. La démocratie a entraîné le soulèvement d'esclave de l'animal du troupeau, du travailleur. Son absurdité est pour Nietzsche indiscutable. « Si l'on veut atteindre un but », dit-il et il entend là tout le contenu social de sa philosophie, « on doit en vouloir aussi les moyens : si l'on veut des esclaves, on est fou de leur accorder ce qui en fait des maîtres. »²⁴

C'est un fou comme ça que serait la démocratie. Et lorsque Nietzsche parle abondamment en des termes caustiques, sarcastiques de Bismarck et de son régime, la raison ultime en est que Bismarck, au goût de Nietzsche, s'est beaucoup trop abandonné au parlementarisme et à la démocratie. « Dans l'ensemble » dit-il au sujet de l'ère Bismarck « je souhaiterais que l'absurdité des chiffres et la superstition des majorités n'aient pas encore pris racine en Allemagne comme elles l'ont fait parmi les races latines. »²⁵

Et l'issue ? Là aussi, Nietzsche parla avec la plus grande franchise : « Les soldats et leurs chefs ont encore des rapports bien supérieurs à ceux des ouvriers et des patrons. Provisoirement du moins, toute civilisation à base militaire se trouve bien au-dessus de tout ce que l'on appelle civilisation industrielle : cette dernière, dans son état actuel, est la forme d'existence la plus basse qu'il y ait eu jusqu'à présent. »²⁶ On voit bien là où nous mène le chemin de la critique du capitalisme par Nietzsche. Il dit en conclusion. « Les fabricants et les grands entrepreneurs du commerce ont probablement beaucoup trop manqué, jusqu'à présent, de toutes ces formes et de ces signes distinctifs de la race

²⁴ Nietzsche, *Le Crépuscule des Idoles*, op. cit., *Flâneries inactuelles*, § 40, p. 213

²⁵ Nietzsche, *Nachgelassene Fragmente*, Avril-Juin 1885. 34 [109]

²⁶ Nietzsche, *Le Gai Savoir*, trad. Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1901, § 40, p. 84.

supérieure, qui sont nécessaires pour rendre des personnes intéressantes ; s'ils avaient dans leur regard et dans leur geste la distinction de la noblesse héréditaire, il n'existerait peut-être pas de socialisme des masses. »²⁷

Il est clair que Hitler accomplit cette philosophie sociale de Nietzsche. Son seul ajout est qu'il a démagogiquement et mensongèrement transformé la réduction en esclavage des masses ouvertement prônée en « socialisme allemand », l'anéantissement de toute liberté en « démocratie germanique. » Il fait du théâtre, il ment et trompe, là où Nietzsche a exprimé ses intentions avec une franchise cynique. Mais qui peut ici négliger la similitude des contenus sociaux ?

Certes, la différence des formes apparentes n'est pas totalement inessentielle. Si même des antifascistes intelligents pensent voir un abîme entre Nietzsche et le « troisième Reich », ils pensent en premier lieu à ces différences intellectuelles et morales de *niveau*. Celles-ci sont indubitables. Il faut seulement se demander : n'y a-t-il pas là derrière des causes historiques et sociales objectives ? causes qui ont nécessairement entraîné ces différences de niveau intellectuelles et morales *au sein* d'une seule et même orientation.

Et nous sommes ainsi revenus à la question de l'originalité de Nietzsche. Souvenons-nous de la définition donnée plus haut de l'apologie du capitalisme. Nietzsche est-il un apologiste du capitalisme devenu réactionnaire ? Au sens ordinaire et direct, certainement pas. Il démasque avec une grande franchise les traits répugnants et mesquins de la culture capitaliste. Sa philosophie n'est rien de moins qu'une harmonie venue de contradictions en apparence dépassées.

Mais malgré tout, la question mérite d'être posée : *où va, que vise* la critique de la culture par Nietzsche.

²⁷ Nietzsche, *Le Gai Savoir*, op. cit. § 40, p. 84.

Et c'est là que se situe son originalité philosophique, *au sein* de l'apologie du capitalisme. Il justifie, il perpétue en pensée le système capitaliste, à partir de ses *mauvais côtés*. Les apologistes donnent du capitalisme un tableau peint en rose, afin de fonder philosophiquement ou économiquement son approbation. Nietzsche vise la même approbation sur la base de la barbarie crûment décrite.

Le pessimisme de Schopenhauer était un appel à la *passivité* de la bourgeoisie. Le cours du monde serait absurde. Le progrès et l'histoire une unique tromperie, la souffrance insupprimable. Chaque action empêtrerait l'homme toujours plus profondément dans l'imbroglio de la souffrance absurde ; plus l'homme est éloigné de toute action, plus il est sage, plus il est proche de la vraie rédemption.

Nietzsche a *historicisé* et *activé* la philosophie de Schopenhauer. Mais par suite des violentes polémiques du dernier Nietzsche contre Schopenhauer, on a souvent négligé que ses bases philosophiques proprement dites (tout particulièrement en gnoséologie) sont toujours, sans changement, restées schopenhaueriennes. Il n'a pas non plus combattu le pessimisme de Schopenhauer, mais seulement les conséquences morales et politiques qu'il en tirait. Le monde est absurde, en conséquence, il faut le nier, dit Schopenhauer. L'idée de sens, à l'égard du monde, est risible, une projection subjective – en conséquence la vie est à approuver, dit Nietzsche. Approuver la vie par désespoir pessimiste, voilà la quintessence de la philosophie de Nietzsche.

Cette activation de la philosophie de Schopenhauer est liée à son historicisation. Schopenhauer considère toute souffrance, toute barbarie comme un pur *fait naturel*. Nietzsche voit une évolution historique, il considère les souffrances humaines, les oppositions morales etc. comme des produits de combats

historiques. Cependant – abstraction faite de ce que pour lui, le biologique est toujours plus important que le social ou l'historique – ce tableau de l'histoire n'est rien d'autre que celui de la souffrance sans issue, l'oppression et l'exploitation sans issue de la grande majorité de l'humanité, sans espoir d'en sortir, que celui de la pérennisation de la barbarie. L'« historicisme » de Nietzsche est une mythologie, déguisée en histoire, de la nécessité et de l'éternité de la cruauté de la vie sociale, de la souffrance des masses travailleuses, de la barbarie.

Répétons-le : Nietzsche n'est pas un apologiste ordinaire, pas un apologiste direct du capitalisme. Il ne l'embellit pas. Il méprise et raille ceux qui l'embellissent. Mais sa *conclusion* est la même.

Les apologistes ordinaires disent : comme le capitalisme est beau et harmonieux, ses contradictions sont apparentes, indépassables – nous devons de ce fait l'approuver. Nietzsche dit : le capitalisme est cruel, il crée de la souffrance et de l'abaissement – en conséquence, il faut l'approuver. Toute la critique intelligente et malicieuse par Nietzsche de la culture capitaliste débouche sur une perpétuation en idée du capitalisme. Pour des hommes pour lesquels les arguments de l'apologie vulgaire sont, à l'époque, déjà émoussés et devenus sans effet, l'apologie raffinée et indirecte de Nietzsche se présente dans la brèche. *D'où* sa force d'attraction. *D'où* sa *dangerosité* pour le progrès humain, pour le combat de libération de l'humanité.

D'où aussi la cohérence organique et nécessaire de sa philosophie avec le fascisme. La différence de niveau intellectuel et moral, c'est le reflètement dans les idées de cinq décennies de marche dans la barbarie que les capitaines d'industrie du capitalisme ont parcouru entretemps en

devenant de plus en plus réactionnaires. C'est en même temps la différence entre le tableau anticipateur et l'action qui le réalise. Les conclusions barbares de la philosophie de Nietzsche coexistent pacifiquement dans ses œuvres avec des aphorismes critiques d'un esprit pétillant sur la décadence en art et en littérature. Les conclusions barbares du fascisme lui-même ont transformé les mythes, images, aphorismes, en une effroyable réalité cruelle. Le bain mondial pour les masses travailleuses est devenu une effroyable réalité. Nietzsche fut un prophète intelligent de la barbarisation de l'humanité, les fascistes sont les bourreaux brutaux d'une barbarie accomplie. Reste la différence de niveau moral et intellectuel – et elle occasionne chez les fascistes quelques petits inconforts. Elle subsiste, mais – vu historiquement – elle n'est pas d'une importance essentielle. Nietzsche est humainement et subjectivement honnête, car il exprime ouvertement tout ce qu'il pense. Mais – si l'on considère la globalité de son œuvre – il n'est pas un penseur de haut rang, car il ne s'efforce jamais de confronter à la réalité les contradictions criardes de ses conclusions. Mais sa moralité, elle non-plus, n'est pas de haut rang, car il ne pense jamais *au service de qui il met toute sa pensée*. Le fait justement qu'il soit subjectivement convaincu, qu'il n'attende en aucune façon des avantages personnels, qu'il se soit donc engagé non pas comme mercenaire, mais comme volontaire dans l'armée de la réaction, de la barbarie, de l'oppression abolit – vu historiquement – toutes ses qualités intellectuelles et morales. Plus celles-ci sont grandes, plus grande est sa trahison des grands objectifs de développement de l'humanité, et plus grand est le danger qu'il représente pour l'humanisme, pour la lutte de libération de l'humanité, plus pressante est la nécessité pour les adversaires du fascisme de régler radicalement leurs comptes avec l'héritage de Nietzsche.